

Ma rencontre avec Joan Lemons

L'histoire et la nostalgie

John Willis

Numéro 51, automne 1997

Castor, chat, outarde... : les animaux dans notre histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (1997). Ma rencontre avec Joan Lemons : l'histoire et la nostalgie. *Cap-aux-Diamants*, (51), 45–45.

Ma rencontre avec Joan Lemons

L'histoire et la nostalgie

Juin 1995, je dîne avec ma mère. Elle me décrit la fin de la Deuxième Guerre mondiale. À la une des journaux et à la télévision, on ne parle que de ça. Les yeux larmoyants, elle me parle aussi avec émotion de la reine Élisabeth qui entonnait cette vieille ballade de Vera Lynn «There will be blue birds over, the white cliffs of dover»... À mon tour, mes yeux picotent. J'embarque trop facilement dans ce genre de galère. Est-ce une déformation propre aux historiens qui cherchent, parfois désespérément, à rappeler aux autres l'importance du passé? Mais attention, ne confondez pas émotion et nostalgie. Les déformations de l'une ne devraient pas remettre en question l'authenticité de l'autre. Les gens ressentent avec émotion les événements du passé. Lorsqu'ils vous en parlent, la voix tremblante, c'est une douleur qui refait surface. Tout n'est pas rose dans le jardin du passé.

J'ai rencontré Joan Lemons en juin dernier. Née à Mindemoya en Ontario (près du Lac Huron), en 1926, elle participe à l'effort de guerre en s'engageant dans le corps postal de l'armée canadienne durant l'été 1944. Elle venait me voir pour m'offrir des souvenirs personnels de la guerre : quelques lettres et des photos d'un certain Herman Leishman, soldat qui n'est jamais revenu. En lisant ces lettres aux côtés de Joan, et surtout en l'écoutant les lire elle-même, j'étais en mesure de constater que cet homme occupe encore une grande place dans son cœur.

La correspondance contient environ une douzaine de lettres de la plume d'Herman Leishman et s'échelonne du mois de février 1942 au mois de juillet 1943, alors qu'il disparaît quelque part sur un champ de bataille en Sicile. On trouve aussi quelques cartes de souhaits et plusieurs petites photos. Mais c'est dans les lettres et à travers la voix de M^{me} Lemons que toute cette correspondance prend son sens.

Février 1942, Joan a seize ans, Herman est à Camp Borden, près de Barrie en Ontario. Sa lettre est longue de quinze pages. Il y est question du train-train quotidien d'un camp militaire, des congés trop courts (en 24 heures, vous avez tout juste de temps de vous rendre à Toronto et de rebrousser chemin...) et des gens rencontrés. Leishman conclut : «Je suppose que ce temps-ci vous serez à l'école [...] si vous aimez ça rester assis autant que moi, vous

allez sans doute lâcher...» Herman a dessiné un tout petit autoportrait à la fin de sa lettre comme pour offrir un peu de lui-même à Joan.

En avril, il rédige une missive alors qu'il est en route pour Halifax. Quelque part dans l'est du Québec, à bord du train, il remarque la grande quantité de neige au sol. Il constate que tout le monde se promène en



«Idilli italiani», extrait d'un calendrier de poche inséré dans la dernière lettre d'Herman Leishman à Joan Lemons. Au verso du calendrier, on peut lire : *Souvenir of Sicily...with Best Wishes, your tin soldier.*

(Collection Herman Leishman. Musée canadien de la poste).

traîneau et il s'étonne de voir des clôtures à toutes les 100 verges. Le train lui offrait donc une introduction à la géographie du Québec rural. Il poursuit cette lettre en traversant l'Atlantique : «Allô encore, Joan, du...» Ce blanc est de rigueur, car pour des raisons de sécurité, les soldats n'ont pas le droit de raconter les détails de leurs déplacements dans leur correspondance. Mais voici que M^{me} Lemon sort de l'enveloppe une petite étiquette avec l'inscription *Stewardess* ; il s'agit du nom du vaisseau à bord duquel Herman voyage. Celui-ci a donc déjoué la vigilance du censeur en dépit du fait que cette lettre a bel et bien été examinée puisqu'on peut lire une inscription à cet effet sur l'enveloppe. Joan en était encore amusée et un peu fière.

Le 20 avril 1942 : Herman mentionne qu'il lui a fait parvenir un télégramme. Joan s'en souvient très bien. Elle travaillait à la boulangerie de son père lorsque le message est arrivé chez la téléphoniste du village. «Tout est bien [...] mes pensées sont pour toi...»

Quatre lettres suivront, venant d'Angleterre. L'une d'elles relate sa frustration épistolaire, «... ici c'est différent (de Camp Borden) on ne peut pas dire ce qu'on veut». Herman ne peut pas tout dire à sa *soldierette*, comme il aime appeler Joan, car il a peur de se faire réprimander par le censeur. Le 30 novembre, il y a un banquet pour la B-Company du corps des ambulanciers comportant un repas et une série de cinq toasts patriotiques à la santé du roi, du Canada et de l'Empire, des camarades disparus, du corps des ambulanciers, des invités...

Les deux dernières lettres datant de 1943, proviennent du front sicilien. L'une est même écrite sur du papier à lettres du *Partito Nazionale Fascista* comportant toutes sortes d'avertissements aux *militari* sur le haut et sur le bas de la page. Grâce à la main d'Herman, la propagande fasciste est devenu un souvenir de guerre. En lisant la dernière lettre, la voix de Joan se brise, notamment lorsque qu'elle lit : «*I spent about half a day last week that I hope I never have to live over again, the Heine's really gave us dirt, but that's war.*» C'est ça la guerre? Pas tout à fait, car Herman raconte comment il s'occupe des enfants qui crèvent de faim. Généreux de nature, comme le sont parfois les êtres humains, même à la guerre, il décide de partager sa pitance avec l'un d'entre eux.

Herman écrit sa dernière lettre dans un verger, assis sur une table de cuisine. Il disparaît quelques jours plus tard, près de Regalbuto. Ses parents apprennent la nouvelle le mois suivant. Les responsables de l'armée canadienne n'ont jamais retrouvé le corps. Puisqu'il ne repose en aucun cimetière, M^{me} Lemons nous a demandé de lui rendre hommage à travers ces lettres. Je lui ai répondu que l'on pouvait très certainement faire quelque chose. Et quand on va faire quelque chose pour Herman, ce ne sera pas par nostalgie, car ce n'est pas ce que ressent sa plus fidèle amie, Joan. ♦

John Willis
Musée canadien de la poste